



Romans picaresques espagnols

ÉDITION ÉTABLIE
PAR MAURICE MOLHO
ET JEAN-FRANÇOIS REILLE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

Romans picaresques espagnols

INTRODUCTION, CHRONOLOGIE, BIBLIOGRAPHIE
PAR M. MOLHO

TRADUCTIONS, NOTES ET GLOSSAIRE
PAR M. MOLHO ET F. REILLE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1968.

AVERTISSEMENT

IL ne pouvait être question de réunir dans le présent volume l'ensemble de la littérature « picaresque » espagnole : un esprit « picaresque » imprègne, en effet, nombre de nouvelles (celles de Cervantès sont bien connues du lecteur français), de romans, d'intermèdes et de tableaux de mœurs, et se répand jusque dans la philosophie. On s'en est donc tenu aux trois œuvres majeures du genre, qui naît avec la Vie de Lazare, publiée en 1554 ou peu avant, atteint son apogée avec la Vie de Guzman d'Alfarache, de Mateo Alemán (1599-1604), et amorce un éblouissant déclin avec la Vie de l'Aventurier, de Francisco de Quevedo, imprimée en 1626. On trouvera ici la traduction intégrale de ces trois ouvrages : on s'est interdit d'en retrancher quoi que ce soit, afin de laisser le lecteur libre de s'aventurer à sa guise dans cette littérature hautement déconcertante, et dont les adaptations qui ont eu cours jusqu'ici en France (celles de Lesage notamment) n'ont jamais donné qu'une image faussée et pâlie à dessein.

On ne doit pas cacher que ces livres sont parfois d'une lecture difficile, même pour les Espagnols les plus cultivés : on espère ne les avoir point trahis en leur laissant en français toute leur difficulté. Deux traducteurs se sont partagé une tâche qu'un seul n'aurait pu mener à bout qu'à grand-peine. M. Molho a traduit la Vie de Lazare et la Première Partie de Guzman d'Alfarache. F. Reille s'est chargé de traduire la Deuxième Partie de l'œuvre d'Alemán et la Vie de l'Aventurier de Quevedo. L'Introduction qui suit n'a d'autre objet que de renseigner le lecteur sur la nature des œuvres qu'il s'apprête à lire, et de lui proposer un fil conducteur s'il craint de s'égarer dans la forêt picaresque.

LA VIE
DE LAZARE DE TORMES
ET DE SES FORTUNES ET ADVERSITÉS

Traduction par Maurice Molho.

PROLOGUE

JE suis d'avis que choses si signalées, et peut-être jamais ouïes ni vues, viennent à connaissance de la plupart et ne s'ensevelissent point en la fosse d'oubli, car il se pourrait que quelqu'un les lise et y trouve goût, et que ceux mêmes qui n'approfondiront point tant y prennent plaisir. À ce propos, dit Pline, n'être livre si méchant qu'il ne contienne en soi quelque chose de bon¹, vu même que les goûts ne sont un et que ce que l'un ne veut manger, l'autre y damnerait son âme. Nous voyons ainsi aucunes choses d'aucuns dédaignées, qui ne le sont point par d'autres. À cette raison nulle chose ne devrait être déchirée ni dépiécée, si elle n'est trop détestable, sans être premièrement à tous communiquée, principalement si c'est sans dommage et qu'il en revienne quelque profit. Car si autrement se faisait, bien peu prendraient la plume en main pour le bien d'un seul, vu la peine qu'on en reçoit; et s'ils la souffrent, à bon droit désirent d'être rémunérés, non par argent, mais seulement en ce que leurs œuvres soient vues et lues, et louées s'il y a lieu. Et à ce propos dit Tullius : « L'honneur nourrit les arts² ». Pensez-vous que le soldat qui premier monte en la brèche ait sa vie en horreur ? Non sûrement : c'est pour l'amour de l'honneur qu'il se met en péril. C'est même chose dans les arts et les lettres. M. le Religieux prêche très bien, en homme fort désireux du salut des âmes. Mais demandez-lui s'il est marri qu'on lui dise : « Oh, que Votre Révérence a merveilleusement prêché ! » M. de Telle Part a très mal jouté, mais n'en donne pas moins sa cotte d'armes au bouffon qui le loue d'avoir couru bonnes lances. Que lui eût-il donné s'il eût été vrai ?

Or tout se fait par même compas. Aussi moi, qui confesse n'être plus saint que mes voisins, serai-je très aise que tous ceux qui y trouveront quelque goût prennent leur part de cette mienne babiole, que j'écris

en ce style grossier, et s'y délectent, apprenant par ainsi qu'on peut vivre parmi si grands hasards, périls et calamités.

Je vous supplie, Monsieur, de recevoir cette pauvre offrande de la main de votre serviteur, qui vous l'eût donnée plus riche si son pouvoir s'accordait à son désir. Or puisqu'il vous plaît me mander par écrit que j'écrive et raconte mon affaire tout au long, j'ai estimé qu'il serait bon de commencer non par le milieu, mais par le commencement, afin que vous ayez entière connaissance de ma personne, — afin aussi que ceux qui ont hérité d'un noble état considèrent combien peu leur en est dû, car Fortune a été pour eux partiale, et combien plus ont fait ceux qui, malgré elle, par force et par adresse tirant de l'aviron, ont conduit leur esquif à bon port.

PREMIER TRAITÉ

LAZARE CONTE SA VIE ET QUI FUT SON PÈRE

OR, sachez, Monsieur, avant toute chose, que mon nom est Lazare de Tormes, fils de Thomas Gonzalez et de Toinon Pérez, naturels de Tejares, village voisin de Salamanque. Je naquis dans la rivière de Tormes, à raison de quoi me fut imposé mon surnom. Le cas advint de cette manière : mon père, à qui Dieu pardonne, avait charge de pourvoir la mouture d'un moulin sis sur ladite rivière, où il fut meunier plus de quinze ans. Une nuit que ma mère, enceinte de moi, se trouvait au moulin, les douleurs la prirent et se délivra, dont je puis dire à la vérité que je suis né dans la rivière.

Or donc, quand j'eus huit ans, mon père fut accusé d'avoir mal taillé quelques veines aux sacs de ceux qui menaient moudre, pour lequel cas fut mis en prison, confessa et ne nia point, et souffrit persécution pour justice¹. J'espère en Dieu qu'il est en gloire, car il est dit dans l'Évangile que ceux-là sont bienheureux.

L'on fit en ce temps-là une armée contre les Mores². Mon père, banni du pays pour l'infortune devant dite, y alla comme muletier d'un gentilhomme qui partit là-bas, au service duquel, en loyal serviteur, finit ses jours.

Ma mère veuve, se voyant sans mari et sans aucun support, délibéra se joindre aux gens de bien pour être du nombre d'iceux. Elle vint demeurer à la cité, en laquelle, louant une maisonnette, s'entremet d'accoutrer leur viande à certains écoliers et laver le linge de quelques palefreniers, serviteurs du Commandeur de la Madeleine³, dont elle fréquenta les écuries, tellement qu'elle et un nègre, de ceux qui pansent les bêtes, vinrent à grande connaissance. Ce nègre venait quelquefois le soir à la maison et s'en retournait le matin. Aucunes fois s'en revenait à notre porte en plein midi, et sous couleur

d'acheter des œufs entraît chez nous. J'en étais fort marri au commencement qu'il venait, et avais peur de lui pour sa couleur et vilain visage. Mais quand je vis qu'avec lui la nourriture s'améliorait, je commençai à lui vouloir du bien, pource qu'il apportait toujours du pain, quelque morceau de chair et, en temps d'hiver, du bois pour nous chauffer.

Tant se prolongèrent ces conversations et bon accueil que ma mère en vint à me donner un petit noiraud fort joli, lequel je berçais et aidais à réchauffer. Il me souvient qu'un jour que mon parâtre le nègre mignardait l'enfant, celui-ci nous voyant être blancs ma mère et moi et l'autre noir, s'enfuit de peur vers ma mère et dit en le montrant du doigt : « Ma mère, la Bête ! » Il en rit et répondit : « Fi de garce ! » Alors, jaçoit que je fusse jeune, notai bien la parole de mon petit frère et dis à part moi : « Combien y en a-t-il par le monde qui fuient des autres pour ne se connaître eux-mêmes ! »

Notre malheur voulut que les assiduités du Zaïde (ainsi se nommait-il) parvinssent aux oreilles du maître d'hôtel, lequel fit si étroite enquête qu'il découvrit que mon parâtre volait la moitié de l'orge qu'on lui délivrait pour les bêtes, du son, du bois, des étrilles, des housses, sans parler des draps et couvertures des chevaux qui se perdaient, et quand autre chose ne trouvait, déferrait les bêtes et apportait tout à ma mère pour nourrir mon petit frère. Ne nous émerveillons donc point d'un prêtre ou d'un moine qui dépouillent l'un les pauvres et l'autre son couvent, pour subvenir à leurs dévotes ou à quelque ménage, puisque l'amour enhardissait à ce faire un pauvre esclave¹.

On lui prouva tout ce que j'ai déduit, et davantage, car on m'examinait par menaces, dont fus contraint, en enfant que j'étais, de répondre et découvrir par peur tout ce que je savais, jusques à certains fers de chevaux que j'avais vendus à un maréchal par ordre de ma mère.

Mon pauvre parâtre fut fouetté et lardé, et commandement fut fait à ma mère par justice, outre la centaine accoutumée², de n'entrer en la maison dudit Commandeur ni d'accueillir en la sienne le pitoyable Zaïde.

Pour ne jeter le manche après la cognée, la pauvre s'efforça de n'enfreindre la sentence, ains, pour éviter le péril et se sauver des mauvaises langues, alla servir

les gens qui pour l'heure tenaient l'auberge de la Solane, et là, endurent mille maux, éleva mon petit frère jusqu'à ce qu'il sût cheminer, et moi jusqu'à me voir grandet, en âge d'aller quérir pour les hôtes du vin, de la chandelle et autres choses qu'ils me commandaient.

En ce temps un aveugle vint loger léans, qui, me trouvant propre à lui servir de guide, me demanda à ma mère, laquelle me recommanda à lui et lui dit que j'étais le fils d'un homme de bien qui, pour exalter la foi, était mort en la bataille de Gelves¹; qu'elle espérait en Dieu que le fils ne devrait rien au père, et le pria de me bien traiter et de veiller sur moi, car j'étais orphelin.

Il répondit qu'il n'y manquerait point, et qu'il me recevait non comme son garçon, mais comme son propre fils. Sur l'heure je commençai de servir et guider mon vieux et nouveau maître.

Or après qu'eûmes demeuré quelques jours en Salamanque, mon maître, trouvant le gain trop maigre à son gré, détermina de s'en partir. Un peu avant notre départ, je fus dire adieu à ma mère. Nous pleurâmes tous deux. Elle me donna sa bénédiction et me dit : « Mon fils, je sais que je ne te verrai plus. Tâche d'être homme de bien, et Dieu soit en ton aide. Je t'ai nourri, si t'ai donné bon maître : songe à toi. » Et je m'en retournai vers mon maître qui m'attendait.

Nous sortîmes de Salamanque, et en arrivant au pont, à l'entrée duquel est un animal de pierre en forme de taureau, l'aveugle m'en fit approcher et, quand j'y fus, me dit : « Lazare, joins ton oreille à ce taureau, et ouïras le grand bruit qui est dedans. » Moi, simplet, je m'approchai, croyant qu'il parlât à bon escient; mais quand il sentit que j'avais l'oreille contre la pierre, il me poussa rudement de la main, si que ma tête, telle une calebasse, s'en vint donner contre ce diable de taureau, dont le coup de corne me fit mal plus de trois jours. Lors me dit : « Apprends, nigaud : un garçon d'aveugle doit en savoir un point plus que le diable », et rit grand'pièce de la farce.

Tout à coup me sembla que m'éveillais de la simplicité en laquelle, enfant, j'avais jusque-là sommeillé, et pensai à part moi : « Il dit vrai, et puisque je suis seul, il me faut ouvrir l'œil, aviser et voir à ne compter qu'avec moi. »

Nous nous mîmes en chemin, et en peu de jours il m'enseigna le jargon². Me voyant aigu d'entendement, il

en était très aise et me disait : « Lazare, je ne te peux donner or ni argent ; mais des conseils pour bien vivre, je t'en donnerai assez¹. » Et ce fut vrai, car, après Dieu, ce fut lui qui me fit homme, et, tout aveugle qu'il était, si m'a-t-il éclairé et guidé dans le chemin de la vie.

J'ai plaisir, Monsieur, à vous conter ces enfantillages, qui montrent combien c'est louable chose se savoir hausser au-dessus d'une basse condition, et ignominieuse, au contraire, se laisser déchoir d'un haut rang.

Pour en revenir à mon bonhomme d'aveugle et à ses façons, sachez, Monsieur, que depuis la création du monde Dieu n'en fit point de si rusé ni sagace. Il était un aigle en son art : il savait par cœur cent oraisons et davantage, et pour les dire usait d'un ton bas, reposé et très sonore, qui faisait retentir l'église où il les récitait, et d'un visage humble et dévot, qu'il savait fort bien contrefaire quand il priait, sans mômeries ni grimaces de la bouche et des yeux, comme d'autres font. Il savait, outre cela, mille façons et moyens de soutirer argent. Il prétendait connaître nombre d'oraisons, et pour toutes sortes d'affaires : pour les femmes brehaignes et pour celles qui sont en couches, ou pour les maumariées qui veulent gagner l'amour de leur mari, et pronostiquait aux femmes grosses si elles portaient mâle ou femelle. En fait de médecine, il disait en savoir deux fois plus que Galien pour le mal de dent, mal de cœur ou mal de matrice. Bref, nul ne lui disait souffrir de quelque mal que ce fût qu'il ne lui dît incontinent : « Faites ceci, faites cela, cueillez telle herbe, prenez telle racine. » Par ce moyen tout le monde courait après lui, même les femmes, qui donnaient crédit à tous ses discours, desquels, par les artifices que j'ai dits, tirait grand profit, et gagnait plus en un mois que cent aveugles en un an.

Toutefois, Monsieur, devez savoir qu'avec tout ce qu'il avait et gagnait, oncques ne vis homme si chétif ni avaricieux, tellement qu'il me faisait mourir de faim et ne me donnait pas la moitié de ce qu'il m'eût fallu. Je ne mens pas : si par mon industrie et cautèle je n'eusse mis ordre à mes affaires, plus d'une fois je serais mort de faim. Mais, malgré tout son savoir et sa finesse, je le messervais si bien que toujours ou le plus souvent j'emportais la meilleure part ou la plus grosse, et pour

ce faire lui jouais tours endiablés, desquels conteraï aucuns, encore que non pas tous à mon avantage.

Il portait son pain et le reste en un sac de toile, lequel se fermait en son goulet d'une boucle de fer garnie de son cadenas et de sa clef; et au temps d'y mettre ou d'en retirer quoi que ce fût, il s'y montrait si vigilant et tenait de tout un compte si étroit que nul au monde ne l'eût su tromper d'une seule mie de pain. Je prenais ce rien qu'il me donnait, et le dépêchais en moins de deux bouchées. Quand il avait fermé le cadenas et ne s'en souciait plus, cuidant que j'entendais en quelque autre affaire, adonc faisais état de découdre un peu de la couture sur l'un des côtés et la recousais ensuite, mais non sans saigner d'abord l'avare besace, de laquelle je tirais non seulement du pain à mon beau plaisir, ains force bons morceaux, carbonnades et andouilles. Et par ainsi cherchais toujours temps opportun et commode, non pour refaire une chasse¹, mais la male faim dont le maudit aveugle m'affamait.

Tout ce que j'amassais à force de voler ou ferrer la mule, je le changeais en liards; et si aucun lui commandait de dire quelque oraison, comme il n'y voyait goutte, à peine avait-on fait le geste de lui bailler un denier que déjà je l'avais en bouche et mon liard appareillé, tellement qu'il avait beau se presser de tendre la main, le denier se trouvait, par mon troc, diminué de la moitié du juste prix. Le maudit aveugle s'en plaignait à moi, car incontinent au toucher connaissait et sentait que ce n'était pas denier, et disait : « D'où diable vient ceci ? Depuis que tu es avec moi, on ne me donne que des liards, alors qu'auparavant toujours me payait-on d'un denier, voire d'un maravédis. Sans doute es-tu pour quelque chose en ce malheur. » À raison de quoi il accourcissait son oraison de plus de la moitié, car m'avait donné ordre de le tirer par le bord de son manteau incontinent que celui qui la lui faisait dire se serait éloigné. Je n'y manquais pas, et aussitôt recommençait de crier comme à l'ordinaire : « Qui veut faire dire telle ou telle oraison ? »

Quand nous mangions, il tenait ordinairement près de lui son petit pot de vin, lequel saisisais prestement et, après l'avoir baisé sans bruit une ou deux fois, le remettais en sa place. Ce bonheur ne me dura guère, car il

reconnaissait la perte au compte de ses gorgées; et dès lors, tâchant de mettre son vin à sauveté, ne laissait plus la cruche à l'abandon, ains toujours la tenait saisie par l'anse. Mais oncques pierre aimant n'eut telle grâce à attirer le fer à soi comme je faisais à moi ce pauvre vin, avec un long fétu de seigle préparé à cet effet que je coulais en la cruche par le goulet pour en humer le vin et la laisser à sec. Le paillard était si caut qu'il m'ouït, ce crois-je : d'ores en avant changea d'avis et mit sa cruche entre ses jambes, et, pour boire sans soupçon, la tenait toujours couverte de sa main.

Comme je m'étais fait au vin, j'enrageais pour en boire; et voyant que mon invention du chalumeau ne me servait plus de rien, me vint en pensée de faire au fond du pot une fontainelette par le moyen d'un petit trou que je bouchai subtilement d'une galette de cire fort déliée; puis à l'heure du repas, contrefaisant le mort de froid, me mettais entre les jambes du pauvre aveugle pour me chauffer à son petit feu, à la chaleur duquel la cire, qui n'était guère épaisse, fondait, dont se faisait une fontaine qui dégouttait si droit en la bouche du pauvre Lazare que maudite soit la goutte qui se perdait. Quand le pauvret voulait boire et ne trouvait plus rien, il se maudissait, tout étonné, et donnait au diable le pot et le vin car ne savait ce qu'il en pouvait être. Lors lui disais : « Vous ne direz pas, mon oncle, que je vous le bois, vu que toujours avez la main dessus. »

Finalement il donna tant de voltes et maniements à ce pot qu'il trouva le trou et connut la ruse. Mais il dissimula, comme qui n'a rien senti. Le lendemain, comme à l'accoutumée, le pot suintait en ma bouche. Ignare du malheur qui m'était appareillé et sans soupçon que le méchant aveugle me sentît, j'étais assis à mon ordinaire, le visage tourné vers le ciel, les yeux mi-clos, pour mieux recevoir et goûter la savoureuse liqueur. Adonc l'infortuné, qui avait maintenant belle occasion de se venger de moi, haussa de toute sa force et à deux mains la douce et trop amère jarre, et, s'aidant, comme j'ai dit, de toute sa vigueur, la jeta dessus ma bouche, tellement qu'en cet instant fut avis au pauvre Lazare (qui de rien n'avait garde, ains, comme d'autres fois, s'éjouissait sans souci) que toute la machine du ciel était tombée sur lui. Telle fut la chiquenaude qu'elle me fit chanceler

éperdu de mon sens, et si terrible le coup de cruche que les tessons m'entrèrent dans le visage et le déchirèrent, et qu'il me brisa les dents, sans lesquelles suis encore aujourd'hui.

De ce jour je pris en haine le pervers aveugle : il avait beau me mignarder, soigner et régaler, si est-ce que je vis très bien qu'il avait pris plaisir à ce cruel châtement. Il me lava avec du vin les plaies que les tessons m'avaient faites, et ce faisant se souriait et disait : « Que t'en semble Lazare ? Le vin qui t'a navré te guérit et donne santé », et autres gaberles qui ne me plaisaient point.

Or dès que je me vis à demi guéri de mes plaies et meurtrissures, considérant qu'en quelques coups de ceux-là le cruel aveugle serait délivré de moi, je délibérai me délivrer de lui, ce que je ne fis aussitôt pour l'exécuter sans péril et plus à mon avantage.

Quand bien même j'eusse voulu rasseoir ma rancune et pardonner le coup de cruche, les mauvais traitements que le méchant aveugle me fit depuis n'y consentaient point, car sans cause ni raison me frappait, horionnait et m'écorchait la tête. Et si d'aucuns l'en reprenaient, incontinent leur racontait le tour du pot, et disait : « Pensez-vous, Messieurs, que ce mien garçon soit un innocent ? Oyez et dites si le Diable se mêlerait de pareille prouesse ! » Qui l'entendait se signait et disait : « Voyez-vous pas la malice ! Qui s'y fût attendu en si jeune garçon ? » Et riaient de ma ruse : « Châtiez-le (disaient-ils), châtiez-le ferme ! Dieu vous le rendra. » Moyennant quoi ne faisait autre chose. Et là-dessus le conduisais par les plus méchants chemins, de guet-à-pens et pour lui faire plus de mal : là où il y avait des pierres, je le faisais passer par elles, ou par le beau milieu de la bourbe s'il y en avait ; si n'y allais-je guère à pied sec, mais prenais plaisir à me crever un œil pour en crever deux à qui n'en avait point. Lors me tâtait la tête du bout de son bâton, que j'avais toujours pleine de bosses et plumée de ses mains ; et encore que je lui jurasse que je n'y entendais malice et n'avais trouvé meilleur chemin, c'était pour néant et ne m'en croyait davantage : tel était le grand sens du traître et sa nonpareille finesse !

Or, donc, Monsieur, pour vous montrer jusqu'où s'étendait l'esprit de ce cauteleux aveugle, je vous veux

déduire une affaire parmi tant d'autres qui m'advinrent en sa compagnie, qui, selon moi, dit assez bien sa remarquable cautèle.

Quand nous partîmes de Salamanque, son dessein était de venir au royaume de Tolède, pource qu'il disait que les gens y étaient plus riches, encore que moins aumôniers, s'appuyant sur le proverbe commun : mieux vaut chenu que chauve sec et nu. Ainsi fîmes ce voyage par les meilleures villes et villages; et là où il trouvait bon accueil et profit, y demeurions quelques jours; et sinon, au troisième jour achevions notre an.

Or advint qu'arrivés à un village, qui a nom Almorox¹, en temps de vendanges, un vendangeur lui fit aumône d'une grappe. Et pource que les paniers sont d'ordinaire mal en point et qu'en ce temps les raisins sont très mûrs, la grappe s'égrenait toute entre ses mains : s'il l'eût voulu jeter en notre sac, elle se fût tournée en moût, gâtant tout à l'entour. Il délibéra donc de faire un banquet, tant pource qu'il ne pouvait emporter son raisin que pour me tenir content, pour certains horions et coups de genou que tout ce jour m'avait donnés. Lors nous assîmes sur un talus, et me dit : « Lazare, je veux user envers toi de grande libéralité, et c'est que mangions tous deux de compagnie ce raisin. Tu en auras autant que moi, et partagerons de la sorte : tu piqueras une fois, et moi l'autre; et sous condition que me promettes de n'en prendre non plus d'un grain chacune fois, je ferai de même jusqu'à ce qu'il soit achevé, et par ainsi n'y aura point de fraude. » L'accord conclu, nous commençâmes. Mais dès le second tour le traître changea d'avis, car mangeait les raisins deux à deux, cuidant que j'en devais faire de même, — ce que je fis, car, voyant qu'il enfreignait la condition, je ne me contentai pas de piquer comme lui, mais allai plus loin et les pris deux à deux, et trois à trois, voire plus si je pouvais. Quand nous eûmes achevé la grappe, il fut un temps la raffle à la main, puis, croulant la tête, dit : « Par Dieu, Lazare, tu m'as trompé, et je jurerais Dieu que tu as pris les raisins trois à trois. — Que non pas ! lui dis-je. Et où prenez-vous cela ? » Et le très sagace aveugle de répondre : « Sais-tu à quoi j'ai reconnu que tu les mangeais trois à trois ? À ce que je les mangeais deux à deux, et ne me sonnaï mot. » Je me pris à rire en moi-même, et encore que je fusse en mon

jeune âge, je ne manquai pas d'apprécier la discrète considération de l'aveugle.

Or, Monsieur, pour n'être point prolix, je renonce à conter ici plusieurs choses non moins plaisantes que remarquables qui m'advinrent en la compagnie de ce mien premier maître. Toutefois, pour finir, dirai notre dernière aventure.

Nous étions à Escalonne¹, ville du duc de ce nom, en une hôtellerie. Mon aveugle m'avait donné un peu d'andouille pour rôtir. Lors qu'elle fut flambée et qu'il eut mangé son pain engraisé du dégoût d'icelle, il tira de sa bourse un maravédis et m'envoya quérir du vin à la taverne. Adonc le Diable me mit devant les yeux l'occasion, laquelle, comme on dit, fait le larron : près du feu était un navet chétif, maigrelet et flétri, lequel sans doute avait été jeté là à cause qu'il n'était pas bon pour cuire au pot. Comme il n'y avait personne pour lors fors nous deux seuls, joint aussi que je me sentais l'appétit affriandé et l'eau à la bouche à raison de l'andouille et de son savoureux fumet (lequel, pour sûr, m'en devait seul échoir), sans avoir égard à ce qui m'en pourrait advenir, postposant toute crainte, j'exécutai mon désir, et tandis que l'aveugle retirait l'argent de sa bourse, je retirai l'andouille et embrochai prestement en lieu d'icelle le susdit navet, lequel mon maître, sitôt qu'il m'eut donné l'argent, commença de tourner et retourner sur le feu, tâchant par ainsi de rôtir celui qui, pour ses démerites, s'était sauvé d'être bouilli.

J'allai quérir du vin, dont j'accompagnai l'andouille que je dépêchai sans tarder; et quand je fus de retour, trouvai mon pauvre pécheur d'aveugle en train de presser entre deux lèches de pain son navet, duquel ne s'était encore avisé pour ne l'avoir tâté de ses mains. Mais à l'heure de mordre dans son pain, alors qu'il pensait amener aussi un morceau de l'andouille, il resta froid au sentir du froid navet, dont se troubla et dit : « Lazare, qu'est ceci ? — Malheureux de moi ! répondis-je. Me voulez-vous couper de quelque chose ? Ne viens-je pas de quérir du vin ? Quelqu'un devait être ici, qui l'aura fait pour se truffer de vous. — Non, non, dit-il, il n'est pas possible, je n'ai pas lâché la broche de la main. »

Lors me repris à jurer et parjurer que j'étais innocent de ce troc et échange; mais ce fut pour néant, car rien

ne se pouvait celer à la malice du maudit aveugle. Il se leva et, me prenant par la tête, s'approcha pour me flairer : si connut l'andouille à mon haleine mieux que n'eût fait chien couchant, et, pour s'assurer de la vérité, en la grande fâcherie où il était, l'indiscret, me saisissant à deux mains, m'ouvrit la bouche plus que de droiture et mit dedans son nez, qu'il avait long et effilé et qui à cette heure, sous l'effet de la colère, s'était allongé d'un empan, tellement que le bout d'icelui m'entraîna jusques au fond du gosier. Or donc tant pour la grand'crainte que j'eus que pour ce que la maudite andouille n'était encore rassise en mon estomac, et principalement à cause que la tâtonnante intrusion de cet amplissime nez m'étouffait presque, bref, par le concours de toutes ces choses jointes, le vol et ma gourmandise furent mis à jour et l'andouille rendue à son possesseur, en sorte qu'avant même que le cruel aveugle eût tiré de ma gorge sa trompe, mon estomac en ressentit tel trouble qu'il lui renvoya le larcin, tellement que son nez et ma maudite andouille mal mâchée sortirent ensemble de ma bouche.

Ah ! grand Dieu, j'eusse lors voulu me voir à cinq pieds sous terre, car mort je l'étais déjà ! Si grand'rage tenait le pervers aveugle que si on ne fût accouru au bruit, il m'eût sans doute ôté la vie. Quand on m'arracha de ses mains (lesquelles demeurèrent pleines des quelques cheveux qui me restaient), son visage en était tout égratigné, son col et sa nuque écorchés, ce qu'il méritait bien, eu égard à sa méchanceté dont me venaient tant d'afflictions.

Le faux vilain contait à tous ceux qui venaient là mes défortunes, et deux fois plutôt qu'une, tant celles de la cruche ou des raisins que la dernière. La risée était si grande que ceux qui passaient par la rue entraient pour voir la fête. L'aveugle contait mes prouesses par si bonne grâce et belle gaudisserie qu'il me semblait lui faire grand tort de n'en point rire, si maltraité et larmoyant que je fusse. Or cependant me vint en mémoire une mienne couardise et défaut de courage, dont me maudissais, et c'était pour ne lui avoir coupé le nez. J'en avais eu l'occasion et j'en étais à mi-chemin, et pour peu que j'eusse serré les dents, c'était chose faite : il restait chez moi ; et combien que ce fût nez de méchant homme, mon estomac l'eût certes mieux su retenir que l'andouille : il

CHAPITRE XXII. Où je deviens comédien, poète et galant de nonnes, gentillesse qui est ce que l'on verra . .	867
CHAPITRE DERNIER. Ce qui m'advint à Séville devant que je m'embarquasse pour les Indes	876

NOTES

<i>Notes sur la Vie de Lazare de Tormes</i>	883
<i>Notes sur la Vie de Guzman d'Alfarache</i>	
Première Partie	888
Deuxième Partie	905
<i>Notes sur la Vie de l'Aventurier Don Pablos</i>	918
GLOSSAIRE	925

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

ANONYME

LA VIE DE LAZARE DE TORMES
ET DE SES FORTUNES ET ADVERSITÉS

MATEO ALEMÁN

LE GUEUX
OU LA VIE DE GUZMAN D'ALFARACHE
GUETTE-CHEMIN DE VIE HUMAINE

FRANCISCO DE QUEVEDO

LA VIE DE L'AVENTURIER
DON PABLOS DE SÉGOVIE
VAGABOND EXEMPLAIRE ET MIROIR
DES FILOUS

*Avant-propos,
Introduction à la pensée picaresque,
Chronologie, Bibliographie,
par Maurice Molho*

*Traductions, notes et lexique
par Maurice Molho
et Jean-François Reille*